



On connaît tous cette photo symbolique du drame qui se jouait en 1943 dans le ghetto de Varsovie. Après enquête, il s'avère que l'auteur de cette image, qui pourrait être un soldat allemand, est anonyme, que la photo n'a pas été prise dans le ghetto de Varsovie et que huit personnes dans le monde disent se reconnaître dans cet enfant tenu en joue par les nazis.

100 photographies qui racontent le siècle

Ce soir débute sur Arte, à 21 h 40, une formidable série documentaire que l'on retrouvera tous les mercredi jusqu'à l'an 2000 et qui raconte l'histoire de cent photographies devenues les icônes du XX^e siècle.

CA commence, ce soir, par la photographie la plus reproduite du XX^e siècle : le Che, surpris, dans l'ambiguïté d'un sentiment mêlé de courage et de douleur, à la tribune d'un meeting, à La Havane. Le photographe Alberto Korda retourne sur les lieux, explique que le cliché est recadré à cause d'un homme présent dans le champ, derrière, brandit d'autres tirages de la même planche contact, sur lesquels apparaissent Sartre et de Beauvoir, raconte que c'est l'éditeur italien Feltrinelli qui, ayant l'idée du poster, a fait fortune grâce à cette icône alors que lui, Korda, n'a pas touché un centime.

Ça continue, le 11 mars, par la photo (de Joe Rosenthal) montrant des marines plantant le drapeau américain sur l'île reconquise d'Iwo Jima, dans le Pacifique. Nous sommes en février 1945. Cette histoire a, par bonheur, été filmée. Le film a été retrouvé. Il montre que l'image n'a pas été mise en scène...

Il y a aussi l'incroyable cliché de ce vopo sautant par-dessus les barbelés et passant à l'Ouest, le 15 août 1961. Le photographe Peter Leibung et le soldat Conrad Schumann sont réunis sur les lieux de la prise de vue. Le premier, qui s'est fait voler son négatif à l'époque, était spécialiste des courses hippiques et a photographié le soldat tel un cheval sautant une haie. Le second, qui n'a pu revoir ses parents que vingt ans plus tard, en a longtemps voulu au

photographe, qu'il pensait à tort être, grâce à lui, devenu très riche. Ainsi va cette anthologie documentaire initiée par Marie Monique Robin, coproduite par Arte et l'Agence Capa (qui n'a jamais aussi bien porté son nom) et destinée à nous emmener jusqu'à l'an 2000, à raison de six minutes par photo et par semaine. Chaque reportage retrace l'événement, le contexte historique dans lequel s'inscrit la photo, puis, au terme d'une enquête plus ou moins longue, plus ou moins fructueuse, en raconte l'histoire. Le photographe, un descendant, un confrère, un chef agence photo témoignent. Les personnages de la photo parlent, des historiens, des sociologues...

Miroir

ou repoussoir

Jamais de tels moyens n'avaient été déployés pour faire parler la photographie et le siècle. Une fois les 100 clichés sélectionnés, il a fallu mener l'investigation aux quatre coins du monde, en retrouver, lorsque c'était encore possible, les auteurs, les acteurs, les mettre en présence toujours dans l'émotion, souvent dans la douleur. Au-delà des petits secrets de fabrication des photographes, on apprend, comme déjà dans l'attachant livre d'Annick Cojean, « Retour sur images » (1), comment, après la photo, s'est poursuivie l'histoire, le rôle qu'une fois devenus mythiques, universels, mais toujours subjectifs, aléatoires, ces clichés ont joué vis-à-vis des individus impliqués : miroir ou repoussoir...

A une époque où l'image déferle, sujette à toutes les récupérations, à une époque où les

agences de presse succombent de plus en plus aux sirènes sonnantes et trébuchantes des sujets « people », cette série prend valeur d'hommage vis-à-vis du photojournalisme et de son corollaire, l'engagement.

Loin du virtuel, de la guerre propre et des frappes chirurgicales, les témoignages de deux photographes de terrain nous interpellent et nous font réfléchir. Françoise Demulder — une femme photoreporter, ce n'est, en plus, pas si fréquent! —, auteur d'une photographie qui, utilisée comme affiche, fit, par la charge dont elle était porteuse, basculer la guerre du Liban, raconte comment, par hasard, « alors que les phalangistes basculaient dans le camps des bourreaux », elle se retrouva face à un massacre de Palestiniens qu'aussi sec et dans l'horreur elle documenta pour témoigner, dénoncer. Christian Simonpietri confie, lui, comment son cliché d'insurgés bengalis mis à mort sous ses yeux, en 1970 à Dacca, changea sa vie. Il dit « les cris de douleur des victimes » qu'il tente d'oublier depuis, l'ambiguïté des états d'âme du photoreporter : les tortionnaires s'excitaient à la vue des appareils et, dans le même temps, la publicité des massacres en limita les atrocités. « Je travaille maintenant pour le show-biz et le cinéma », dit Christian Simonpietri devant sa pelouse cossue. « Au moins, c'est moi qui mets en scène la photo, pas un général. » « J'ai baissé les bras. » « J'ai tenté d'arrêter la folie du monde et je n'y suis pas arrivé. A d'autres de témoigner... »

MAGALI JAUFFRET

(1) « Retour sur images », d'Annick Cojean, éditions Grasset / « le Monde », 170 pages, 118 francs.